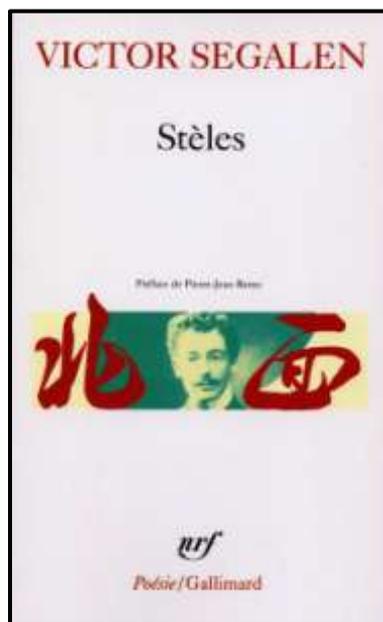


Les Papiers collés de Claude Darras

Printemps 2014

Carnet : Victor Segalen et la Chine

[France-Chine 2014](#)



En cette année de commémoration des 50 ans des relations diplomatiques entre la France et la Chine, il me semble opportun de revenir à la vie et à l'œuvre de ce grand écrivain et poète, médecin de marine et archéologue, **Victor Segalen** (Brest, 14 janvier 1878- Le Huelgoat, Finistère, 21 mai 1919) qui fut sans conteste un des plus pertinents spécialistes de la Chine ancienne. Fasciné par la civilisation, la culture et le système impérial chinois, il y produira l'essentiel de son œuvre à la faveur d'un long séjour de cinq années (1909-1914), séjour déterminé par une mission archéologique. Au compositeur Claude Debussy, il écrit le 6 janvier 1911 : « *Au fond ce n'est ni l'Europe ni la Chine que je suis venu chercher ici, mais une vision de la Chine. Celle-là, je la tiens et j'y*

mords à pleines dents ». En octobre 1912, Yuan Shikai (1859-1916), premier président de la République de Chine, confie sa famille aux soins du médecin breton qui a appris le chinois à l'École des langues orientales et au Collège de France. Victor Segalen reste celui qui identifia, à Lintong (province du Shaanxi), en 1914, le tumulus funéraire de l'empereur Qin Shi Huangdi (259-210 avant J.-C.), près duquel on exhuma, soixante ans plus tard, en mars 1974, l'armée des 8 000 soldats de terre cuite enterrés sur ordre du souverain. Tyran sanguinaire et administrateur génial, le premier empereur de l'Empire unifia l'écriture, structura un réseau routier, créa une monnaie unique, fit édifier la muraille de Chine et unifia un pays en lui donnant son nom, la Chine.

Éléments familiers du paysage chinois, « *monuments restreints à une table de pierre, haut dressée, portant une inscription* », les stèles impressionnent

l'écrivain au point de lui inspirer une forme littéraire originale qui aboutit au recueil « *Stèles* », poèmes introduits par des idéogrammes chinois. L'ouvrage sera imprimé en 1912 à Pékin sur les presses des Lazaristes.

Sous la dynastie des Han, voici deux mille années, les stèles étaient des montants destinés à faciliter la mise en terre des cercueils. On y inscrivait des commentaires en guise d'oraison funèbre. Elles sont maintenant des plaques de pierre, montées sur un socle, dressées vers le ciel et portant une inscription. Leur orientation est significative. Les stèles donnant au sud concernent l'Empire et le pouvoir, celles vers le nord parlent d'amitié, celles vers l'est d'amour, les stèles vers l'ouest concernent les faits militaires. Plantées le long du chemin, elles sont adressées à ceux qui les rencontrent, au hasard de leurs pérégrinations ; les autres, pointées vers le milieu, sont celles du moi, du soi...

Je ne résiste pas au plaisir de donner ce bel extrait de la préface de « *Stèles* ».

« Épigraphie et pierre taillée, voilà toute la stèle, corps et âme, être au complet. Ce qui soutient et ce qui surmonte n'est que pur ornement et parfois oripeau.

« Le socle se réduit à un plateau ou à une pyramide trapue. Le plus souvent c'est une tortue géante, cou tendu, menton méchant, pattes arquées recueillies sous le poids. Et l'animal est vraiment emblématique ; son geste ferme et son port élogieux. On admire sa longévité : allant sans hâte, il mène son existence par-delà mille années. N'omettons point ce pouvoir qu'il a de prédire par son écaille, dont la voûte, image de la carapace du firmament, en reproduit toutes les mutations : frottée d'encre et séchée au feu, on y discerne, clairs comme au ciel du jour, les paysages sereins ou orageux des ciels à venir.

« Le socle pyramidal est aussi noble. Il représente la superposition magnifique des éléments : flots griffus, à la base ; puis des rangées de monts lancéolés ; puis le lieu des nuages et, sur tout, l'espace où le dragon brille, la demeure des Sages Souverains. - C'est de là que la Stèle se hausse.

« Quant au faite, il est composé d'une double torsade de monstres tressant leurs efforts, bombant leurs enchevêtrements au front impassible de la table. Ils laissent un cartouche où s'inscrit la dévolution. Et parfois dans les Stèles classiques, sous les ventres écailleux, au milieu du fourmillement des pattes, des tronçons de queues, des griffes et des épines : un trou rond, aux bords émoussés, qui transperce la pierre et par où l'œil azuré du ciel lointain vient viser l'arrivant. »

- *Stèles*, de Victor Segalen, préface de Pierre-Jean Rémy, NRF Poésie/Gallimard, 158 pages, 2013
- *Victor Segalen, voyageur et visionnaire*, sous la direction de Mauricette Berne, avec Henry Bouillier et Danielle Elisseeff et Philippe Postel, Bibliothèque nationale de France (Bnf), publié à l'occasion de l'exposition éponyme à la galerie Mansart (Bnf), octobre-décembre 1999, 208 pages, 1999.

Europe

Belle idée que l'Europe, aux si nobles idéaux. Elle est aussi une longue et patiente conquête. Et si nous relisions les « Écrits sur l'Europe » de Denis de Rougemont (1906-1985). « *Il y a deux grandes finalités qui se partagent l'humanité et qui fonctionnent dans tout homme, observe l'écrivain et philosophe suisse : la puissance et la liberté. Dans les deux cas, il s'agit d'un pouvoir... La puissance, c'est le pouvoir qu'on veut prendre sur autrui, la liberté c'est le pouvoir qu'on veut prendre sur soi-même.* » Un beau message d'humanisme. Un beau sujet de dissertation pour les Européens que nous sommes.

Veritas

Parfois on est malheureux d'être vrai !

(Jules Mougin, dans « *La levée de 1999 est faite* », *Travers* 53, 1999)

Par Stendhal !

On ne compte plus les gens qui écrivent comme Stendhal. Par bonheur, Stendhal n'écrivait pas comme eux.

(Georges Perros, « *Papiers collés* » 2, 1973)

Note liminaire :

Issus de lectures journalières et plurielles, ces « Papiers collés » saisonniers distinguent cinq rubriques : Carnet (notes et pensées du journal proprement dit), Lecture critique (texte de critique et d'analyse littéraire), Billet (commentaire personnel), Portrait (d'un auteur) et Varia (recueil de notes diverses).

Un cocktail, des Cocteau

J'ai relu « Reines de la France » de Jean Cocteau : le cocktail de plaisirs reste intact. Ce dilettante de grand format définit sa passion, la poésie, comme *un tour de cartes exécuté par l'âme*. On se rend enfin compte, semble-t-il, que cet écrivain classique compte parmi les rares précurseurs qui ont le génie de faire retarder toutes les pendules du monde.

Les deux cultures de Carlos Fuentes

« *J'ai eu le privilège d'être formé par deux cultures, confie Carlos Fuentes (1928-2012) à Gérard de Cortanze. D'un côté, celle offerte par les grands écrivains lus, je suppose, par tous les enfants du monde, Stevenson, Jules Verne, Alexandre Dumas, Twain - ; de l'autre, une culture plus proche de ce que j'appellerai la tradition latine : Salgari, Zevaco, Paul Féval...* » « *Toutes ces lectures, poursuit l'écrivain et essayiste mexicain, m'ont énormément influencé. Vous savez, nous sommes comme des champs : les lectures nous ensemencent. J'appartiens à une lignée d'écrivains qui pensent que les livres descendent d'autres livres, que les livres qu'on écrit sont les fils et les petits-fils d'autres*

livres. Je ne prétends pas à l'originalité, tout du moins dans ce sens hérité du Romantisme. »

(Magazine littéraire, n° 287, avril 1991)

Lundi 30 décembre 2013

Billet d'humeur

Beaumarchais, à la bonne heure

Singulier destin de l'auteur des comédies « *Le Barbier de Séville* » (1775) et « *Le Mariage de Figaro* » (1778), critiques feutrées de la société française d'Ancien Régime. En 1757, il troque son patronyme plébéien, Caron, pour celui, autrement plus élégant, de Beaumarchais - en fait le nom d'une propriété campagnarde de son épouse, Madeleine Catherine Aubertin-Franquet. Deux ans auparavant, succédant à son père, il invente un astucieux procédé de technique horlogère, l'échappement à ancre, mécanisme transmettant le mouvement du ressort à l'ensemble des rouages d'une montre à gousset. L'invention lui vaut une mention flatteuse dans l'Encyclopédie et les compliments de l'Académie des sciences. Il est ainsi le premier horloger à imaginer des montres assez petites pour être enchâssées dans des bijoux. Pour Madame de Pompadour, il en conçoit une d'un centimètre de diamètre, sertie dans une bague. Horloger du Roy en 1755, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (Paris, 1732-1799) connaît une carrière romanesque : maître de musique (professeur de harpe et de flûte) des quatre filles de Louis XV, agent secret et marchand d'armes, il fonde la Société des auteurs dramatiques en 1777, crée la Compagnie des eaux de Paris et se ruine en éditant les œuvres complètes de Voltaire : soixante-dix volumes in-octavo, dont la Bibliothèque nationale possède un des rares exemplaires.

Lecture critique

Jean de La Fontaine, fabuleux fabuliste



Aucun écrivain ne peut se vanter de réunir sur son nom autant de suffrages. Léon-Paul Fargue résume bien la permanence de cette réussite en soulignant que, de tous les auteurs, Jean de La Fontaine (Château-Thierry, 8 juillet 1621-Paris, 13 avril 1695) est celui qui *s'installe le premier dans une mémoire de Français*. Il est, assure-t-il, *le plus traduit, le plus estimé aussi, même de ceux qui ne l'ont jamais lu*. Aucun de ses imitateurs d'ailleurs, nombreux dans son sillage en France et en Europe, ne parviendra à la postérité : l'universitaire bordelais Pierre

Clarac (éditeur de ses œuvres dans la *Pléiade*) parle avec raison d'un « miracle sans lendemain ».

Plus de trois siècles après sa mort, la communauté littéraire continue de commémorer la polysémie d'une œuvre que la postérité réduit trop souvent à la vocation pédagogique du seul apologue. Poète galant et conteur libertin, le moraliste se veut aussi penseur et philosophe.

« *La Fontaine a créé autour de l'apologue, assez sec et, jusque-là, à vocation pédagogique, le climat d'une conversation élégante, polie et séduisante, considère Marc Fumaroli, professeur au Collège de France et spécialiste du XVII^e siècle français. Il fait ainsi ce qu'aucun autre poète français n'avait fait avant lui, même pas Marot : il libère le mètre, invente une versification virtuose, il pare les fables d'une sorte de fluidité musicale. Ce qui a dû beaucoup le guider, c'est son expérience de la musique contemporaine. Il a été extrêmement amoureux de musique. Il est resté très attaché à cette musique de luth, d'instrument seul accompagné de voix, qui était à la mode entre 1640 et 1660.* »

Jean-Jacques Rousseau, qui avait l'oreille musicienne, prétendait entendre tomber le fromage à travers les branches dans *Le Corbeau et le Renard*. « *Il faut lire et relire les **Fables** autant que possible à haute voix* », incitait Mme de Sévigné. À cet égard, les comédiens Christian Hecq et Laurent Stocker offrent une lecture vivifiante et gourmande en brillants interprètes de ces textes superbes. La participation à la collection *Écoutez lire* (livres audio) de ces brillants sociétaires de la Comédie-Française constitue assurément un des meilleurs atouts de l'éditeur (Gallimard).

Mêlant vers longs et vers courts, pairs et impairs, avec des ruptures de rythme par le jeu des enjambements et des rejets, le fabuliste imprime un tempo singulier, unique, dans la poésie classique, toujours avec le plus grand naturel et en rejetant le moindre effet. Les *Fables* sont tout à la fois des pièces de théâtre, des récits épiques, des poèmes lyriques. Les tonalités se mêlent avec bonheur, de la plainte élégiaque à la sentence ou à la pirouette.

En vingt-cinq ans, trois recueils de fables sont publiés : le premier, en 1668, est dédié au Dauphin, le deuxième en 1678 à Mme de Montespan, le troisième, en 1694, au duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV (auquel son précepteur Fénelon fera traduire *La Fontaine* en latin !). Au nombre des sources d'inspiration, il est admis désormais de citer, outre le Grec Ésope, les Latins Avianus et Phèdre, toute la tradition indienne et persane, sans oublier l'école de Bagdad.

« *Qui mérite mieux son nom que La Fontaine ?* » se plaisait à interroger Jean-Pierre Collinet (1930-2011), un de ses plus éminents spécialistes, professeur à l'université Stendhal de Grenoble puis à l'université de Bourgogne à Dijon. Lui dont les *Fables* et les *Contes* offrent si généreusement aux peintres une inépuisable source d'inspiration. Imam Bakhsh, Boucher, Boutet de Monvel, Chagall, Chauveau, Cochin, Delacroix, Descamps, Doré, Fragonard, Grandville, Moreau, Oudry, Rabier, Sennep et Vernet ont célébré les noces de l'art et de la

morale. Chacun à sa manière, humoristique ou spectaculaire, académique et légère, polémique ou caricaturale, ils ont témoigné que le « *sens des Fables, loin de se suffire d'une leçon, est inépuisable* ». Merveilleux La Fontaine, fabuleux fabuliste !

Jean de La Fontaine par Hyacinthe Rigaud, une peinture à l'huile réalisée en 1684 à l'occasion de la réception du poète à l'Académie française au fauteuil de Jean-Baptiste Colbert. © Photo X droits réservés

- ***La Cigale et la Fourmi et autres fables***, par Jean de La Fontaine, lu par Christian Hecq du Théâtre-Français, Gallimard Jeunesse, un disque compact d'une durée d'écoute de 40 minutes, 2013.

La collection *Écoutez lire* comporte deux autres disques compacts :

- ***Le Corbeau et la Renard et autres fables, Le Lièvre et la Tortue et autres fables***, par J. de La Fontaine, lecture de Laurent Stocker, de la Comédie-Française, 35 minutes, 2012



Lecture complémentaire :

- ***Jean de La Fontaine***, sous la direction de Claire Lesage, co-édition Bibliothèque nationale de France/Le Seuil, 240 pages, 1995.

Portrait

Claude Lévi-Strauss, un humaniste chez les anthropologues



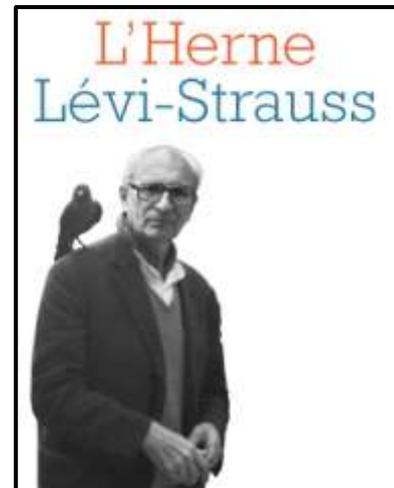
Si elle a dérouté en son temps et brouillé les cartes ordinairement si bien classées par la communauté universitaire, la pensée de Claude Lévi-Strauss (Bruxelles, 28 novembre 1908-Paris, vendredi 30 octobre 2009) apparaît aujourd'hui prodigieusement clarifiée. Et l'apport pluridisciplinaire de son œuvre et de ses recherches peut être jaugé à sa juste mesure, maintenant que les querelles et les polémiques des années 1960 et 1970 (réticences exprimées notamment par Roger Caillois, Jacques Derrida, Michel Foucault, René Girard, Emmanuel Levinas et Jean-Paul Sartre) sont retombées.

Prêchant la complémentarité des sciences, cet agrégé de philosophie et docteur ès lettres rapproche d'une manière très originale l'ethnologie de la linguistique

et des problèmes de l'expression, afin de proposer une nouvelle analyse des systèmes de parenté dans les sociétés traditionnelles, fussent-elles des communautés sans écriture. En partant de ce principe qu'il qualifie de *structuralisme*, il élargit sa théorie d'analyse - des liens de parenté et des éléments de la langue - aux échanges économiques et culturels ainsi qu'à l'élaboration des mythes et des religions. La démarche de l'esprit humain qui reste au centre de ses préoccupations l'amène, à la faveur de ses « terrains » d'expérimentation, à étudier les formes plastiques ou sonores, les figures narratives, les pratiques rituelles, les modalités de l'habitat ou du vêtement, les attitudes du corps, l'art de cuisiner, pour ne citer que ces champs-là. La « leçon » de l'anthropologue bouleverse les idées reçues : il prétend en somme que les procédures de la raison sont aussi complexes et élaborées dans la « pensée sauvage », propre aux sociétés dites primitives, que dans le laboratoire des savants, tenants de la pensée « cultivée ».

Agrégé de philo et militant socialiste

Le hasard le fait naître en Belgique : peintre de profession, son père Raymond Lévi-Strauss, marié à Emma Lévy, réalise en cette année 1908 une série de portraits de commande à Bruxelles. De tradition juive, ses ascendants, bourgeois et plutôt conservateurs, résident à Paris, mais les deux branches puisent leurs racines en Alsace. Le grand-père maternel est, successivement, rabbin à Verdun, Bayonne et Versailles. La famille compte un peintre de renom, Henri Caro-Delvaile, un de ses oncles en fait, familier de l'historien d'art Élie Faure et de l'écrivain Edmond Rostand, ainsi qu'un violoniste et chef d'orchestre réputé au temps de Napoléon III, Isaac Strauss, aïeul maternel de son père et proche de Jacques Offenbach. Au terme de ses études secondaires au lycée Janson-de-Sailly à Paris, il milite au Parti socialiste (1924-1925) qui s'appelle alors la SFIO (Section française de l'internationale ouvrière). Licencié en droit en 1927, il passe son agrégation de philosophie en 1931 à la Sorbonne avec Ferdinand Alquié et Simone Weil ; Simone de Beauvoir et Maurice Merleau-Ponty comptent parmi ses camarades d'études. L'année suivante, il se marie avec Dina Dreyfus (deux remariages s'ensuivent en 1945 avec Rose-Marie Ullmo et en 1954 avec Monique Roman). En guise de voyage de noces, en 1932, il rejoint son premier poste d'enseignant au lycée de Mont-de-Marsan (Landes). Une nomination au lycée de Laon (Aisne) à la rentrée de 1933 le conforte dans un précoce désintérêt de l'enseignement de la philosophie. En 1934, Célestin Bouglé, directeur de l'École normale supérieure, qui a dirigé en 1927 son diplôme d'études supérieures de philosophie et qui connaît son intérêt pour l'ethnologie, l'incite à briguer un poste de sociologie à



l'université de São Paulo. Singulière coïncidence : sur les conseils de son ami le romancier tourangeau Paul Nizan, il s'est passionné les mois précédents à la lecture, avant sa traduction en français, de l'ouvrage *Primitive Society*, de Robert Harry Lowie (1883-1957) : d'origine autrichienne, l'ethnologue américain a conduit des recherches auprès des populations indiennes. En février 1935, Lévi-Strauss part donc pour le Brésil.

La grande aventure structurale

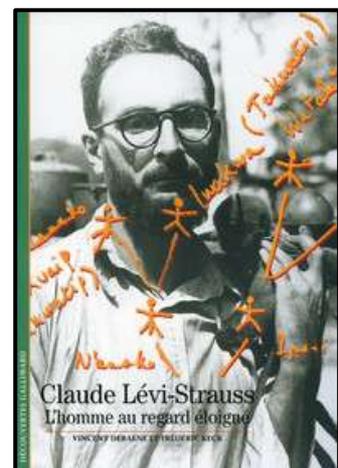
De 1935 à 1939, au gré de plusieurs séjours dans le Mato Grosso et en Amazonie, il étudie les structures sociales de groupes amérindiens, Caduveo (descendants des Mbaya), Bororo, Nambikwara, Munde et Tupi-Kawahib, ravagés par les explorations occidentales. Il expérimente auprès de ces tribus du Brésil les mécanismes du « *passage de la nature à la culture, qui est, selon lui, le problème fondamental de l'ethnologie, et même celui de toute philosophie de l'homme* ». « Terrains » féconds, ces études serviront de base à la construction théorique de son *anthropologie structurale*, œuvre intellectuelle remarquable jalonnée par des ouvrages de référence, *Les Structures élémentaires de la parenté* en 1949, *Tristes Tropiques* (1955), *Anthropologie structurale* (1958 et 1973), *La Pensée sauvage* (1962), les quatre volumes des *Mythologiques* (1964-1971), *La Voie des masques* (1975), *Histoire de Lynx* (1991)...

Menacé par les persécutions antijuives de Vichy, il s'exile en 1939 aux États-Unis où il initie les étudiants de la *New School for social research* de New York à la « sociologie contemporaine de l'Amérique du Sud ».

« À peine débarqué, raconte-t-il, moi qui venais de connaître mes premiers problèmes à cause de mon nom, je m'entends annoncer que je vais devoir en changer : je ne m'appellerai plus Claude Lévi-Strauss, mais Claude L.-Strauss, sans quoi les étudiants "would find it funny" ... à cause des "blue jeans" ... »...

Jusqu'en 1944, il fréquente les artistes et intellectuels européens exilés outre-Atlantique dont le théoricien du surréalisme André Breton et le peintre Max Ernst. Mais, surtout, par le truchement du philosophe et historien Alexandre Koyré, il fait la connaissance de Roman Jakobson, linguiste d'origine russe qui l'initie à la linguistique saussurienne à partir de laquelle l'ethnologue fonde l'*anthropologie structurale*.

À la faveur d'entretiens avec le critique et documentariste Jean-José Marchand (1920-2011), en juillet 1972, il explique comment lui est venue l'intuition de la méthode structurale, en 1939, lorsqu'il est mobilisé en qualité d'agent de liaison à la frontière belgo-luxembourgeoise : « *Un jour, étendu dans l'herbe, je regardais les fleurs d'une boule de pissenlit et j'ai pensé aux lois d'organisation qui devaient nécessairement présider à un agencement aussi complexe, harmonieux et subtil. Tout cela ne pouvait pas être une suite de hasards*



accumulés ». Ces lois d'organisation, ces structures souterraines et fondamentales, il les a inventoriées et éprouvées au cœur des sociétés indiennes du Brésil.

« *Je hais les voyages et les explorateurs* », écrit-il au début de *Tristes Tropiques*. Journal de voyage dans la lignée des récits des ethnologues Michel Leiris et d'Alfred Métraux, ce livre-là, traversé d'une limpidité d'écriture et de beaux accents lyriques, le fait connaître du grand public en 1955 et les jurés du Goncourt songent même à le distinguer. Au fil des pages, le lecteur perçoit la déploration du voyageur devant les atteintes causées à la diversité humaine et à la nature et découvre son penchant pour le bouddhisme, « *première grande religion avec laquelle il m'ait paru que je pourrais vivre en bonne intelligence, tandis que les temples de l'Inde m'ont irrité à l'égal de Lourdes et de Lisieux* ». Il semble en outre qu'il ait trouvé son inspiration écologiste dans la sagesse bouddhique.

La passion de la musique et des chats

« *En écrivant "Tristes Tropiques"*, confie l'académicien (élu en 1973 au fauteuil d'Henry de Montherlant) à Jean-Louis de Rambures (*Le Monde* du 21 juin 1974), *j'avais le sentiment de le composer comme un opéra. Les passages de l'autobiographie à l'ethnologie y correspondent à l'opposition entre les récitatifs et les arias. Les sauts de l'Amérique du Sud à l'Asie, à l'alternance entre les parties chantées et les interludes orchestraux.* »

De la même façon, dans *Le Cru et le Cuit*, le premier des quatre volumes de *Mythologiques*, il commence par le récit d'un chant bororo, l'air du dénicheur d'oiseau : « *Les Bororos, s'amuse-t-il à souligner, accompagnent leurs chants avec des hochets qu'ils manipulent avec autant de virtuosité qu'un grand chef d'orchestre sa baguette* ».



« *Depuis l'enfance, raconte-t-il à Catherine Clément, philosophe et romancière, j'ai rêvé d'être compositeur, ou au moins chef d'orchestre. Quand j'étais enfant j'ai tenté de composer la musique d'un opéra dont j'avais écrit le livret et peint les décors, mais j'en étais incapable, il manquait quelque chose dans mon cerveau. Il me semble que seules la musique et les mathématiques peuvent être dites "innées", et requièrent un équipement génétique approprié. Je me souviens d'un jour où, réfugié à New York pendant la guerre, je dînais avec Darius Milhaud. Je lui demandais : "Quand avez-vous compris que vous deviendriez compositeur ?" Il me raconta que, lorsqu'il était enfant et qu'il glissait dans le sommeil, il entendait une espèce de musique sans relation avec aucune musique qu'il connaissait. Il comprit plus tard que c'était sa propre musique.* »

Le mélomane nourrit une autre passion : pour la gent féline. Ainsi *Tristes Tropiques* se termine par l'évocation d'un chat, dont la contemplation est censée guérir de la solitude l'homme perdu dans l'univers. Au début des années 1960, ne se passionne-t-il pas, au côté de Roman Jakobson, à l'analyse des *Chats* de Baudelaire ? À ce propos, Françoise Héritier qui lui a succédé au Collège de France à la chaire d'anthropologie sociale se souvient l'avoir observé dans une tâche inhabituelle à l'occasion d'un jury de thèse : « *Il griffonnait sans arrêt, mais il ne s'agissait pas de notes, comme pouvait le penser le public. Il dessinait des chats, encore des chats. J'aurais dû garder quelques-uns de ceux qu'il laissait libéralement sur la table en s'en allant. Plusieurs de ces innombrables chats figurent dans l'ouvrage de "L'Herne" (2004, sous la direction de Michel Izard) qui lui a été consacré. Peut-être avait-il besoin de cet automatisme de la main pour écouter et mieux retenir ce qui se disait ? Peut-être au contraire sa pensée s'évadait-elle vers des mondes mystérieux.* »

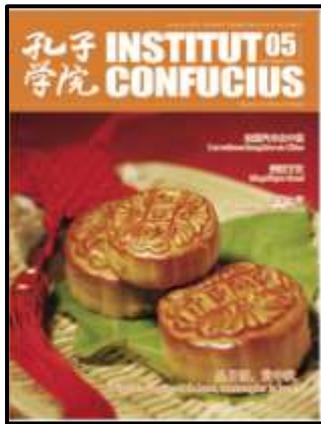
*Claude Lévi-Strauss au cours d'un entretien
avec Jean-José Marchand en juillet 1972
dans la propriété de l'anthropologue,
à Lignerolles, en Côte-d'Or
© Photo X droits réservés*

Biblio-filmographie

- *Lévi-Strauss*, sous la direction de Michel Izard, Cahiers de l'Herne, n° 82, 482 pages, 2004
- *Tristes Tropiques*, par Claude Lévi-Strauss, éditions Pocket, 504 pages, 2001
- *Race et histoire*, par Claude Lévi-Strauss, suivi de *L'Œuvre de Claude Lévi-Strauss* par Jean Pouillon, Gallimard, Folio essais, 2009, 128 pages
- *Claude Lévi-Strauss - L'homme au regard éloigné*, par Vincent Debaene et Frédéric Keck, Découvertes Gallimard, n° 543, 144 pages, 2009
- *Conversations avec des hommes remarquables sur l'art et les idées d'un siècle*, par André Parinaud, éditions Michel de Maule, 404 pages, 2006
- *Claude Lévi-Strauss, L'esprit des mythes*, présenté par Roger-Pol Droit, hors-série du journal *Le Monde*, collection *Une vie une œuvre*, 122 pages, 2010
- *Claude Lévi-Strauss*, un film de Pierre Beuchot, à partir des entretiens menés par Jean-José Marchand, éditions Montparnasse, 60 minutes, 2006
- *Apostrophes*, « *Les Livres du mois* », émission du 9 septembre 1988, réalisée par Jean Cazenave et présentée par Bernard Pivot, avec Didier Eribon, Jean-Marie-Gustave Le Clézio, Claude Lévi-Strauss et Tom Wolfe, 75 minutes, issu d'un coffret de 6 dvd, éditions Montparnasse, 2013.

Varia : la Croisière jaune et les voitures françaises en Chine

[France-Chine 2014](#)



« À cette époque (années 1930-1940), les constructeurs d'automobiles français accordent une grande importance au marché chinois, la "Croisière jaune" en est l'exemple : organisée par André Citroën comme un coup publicitaire entre avril 1931 et février 1932, elle regroupait 40 aventuriers en 14 voitures répartis en deux équipes, "Pamir" et "Chine", pour partir, l'une de Beyrouth et l'autre de Tianjin, avant de se rencontrer à Aqsu puis de gagner Pékin ensemble, réalisant un circuit total de 12000 km à travers bien des difficultés physiques, politiques et administratives.

« En chemin, les deux équipes ont étudié l'histoire, la géographie ou encore les us et coutumes locaux. Des géologues, paléontologues, archéologues, historiens de l'Orient, ou encore des naturalistes étaient également de la partie (dont le célèbre philosophe jésuite Pierre Teilhard de Chardin). À la demande des autorités chinoises, l'expédition se nommait "Grande Expédition sino-française de la 19^e année (de la République de Chine)". Deux scientifiques chinois, Sun Mingyi et Guo Mingtang, rejoignirent l'expédition lorsque les équipes arrivèrent sur le sol chinois. Les 14 voitures qui traversèrent la Chine, ses montagnes et ses déserts étaient des Citroën Autochenille modèle 1931 qu'il fallait parfois démonter pour franchir les passages montagneux délicats !

« Après l'exploit de la "Croisière jaune", il fallut attendre 1984 et 1985 pour voir Citroën exporter vers la Chine 2 500 Citroën CX "officielles" : une belle occasion pour créer la coentreprise Dongfeng Peugeot-Citroën Automobiles (DPCA).

« En 1987, la Citroën AX réalisa une publicité rare sur la Grande Muraille de Chine. Elle reste jusqu'à ce jour la seule voiture à y avoir jamais roulé.

« En 1995, des modèles de Citroën se fabriquaient en Chine. Les premiers exemplaires étaient des Citroën ZX, dont le joli nom chinois était *Fukang* (littéralement "Fortune et santé"). De nos jours, ce modèle roule toujours en grand nombre en Chine, notamment en tant que taxi. »

Note du chroniqueur : En 2013, la Chine était le premier pays producteur de véhicules et le premier marché au monde avec 22 millions d'immatriculations. PSA (Peugeot société anonyme) y a enregistré une croissance de ses ventes de 26,1 %, dans un marché en hausse de 19,1 %. Peugeot et Citroën ont écoulé 557 000 unités en Chine, contre 442 000 en 2012.

Extrait de « Les voitures françaises en Chine », un article de Jacques Debord et Guo Yugang, revue Institut Confucius, n° 20, septembre 2013.

Carnet : rappelons le comte de Busset à la postérité

Quel dommage que nous ayons oublié Jacques de Bourbon Busset (1912-2001). De l'écrivain, académicien et diplomate j'ai retenu deux belles sentences : *la confiance libère à la fois celui qui la donne et celui qui la reçoit* (dans « L'Amour confiance ») et *Penser contre a toujours été la façon la moins difficile de penser* (dans « Tu ne mourras pas »).

Bon sens voltairien

Voltaire, quelle lucidité, quelle pertinence ! *Le secret d'ennuyer*, prétendait-il, *c'est de tout dire*. En ayant soin d'ajouter cependant : *le superflu, cette chose si nécessaire*.

Mercredi 8 janvier 2014

Les naines blanches

Mon ami Jacques se passionne pour les naines. Il ne se lasse pas de commenter ses recherches. Ces « naines blanches », ce sont des étoiles qui, disait-on jadis dans la communauté des astronomes, rapetissent et deviennent naines lorsqu'elles s'éteignent. « *Mais attention*, me prévient Jacques, *la densité de leur matière serait telle que le poids d'une cuillerée à café se mesurerait en tonnes... »*

Jeudi 30 janvier 2014

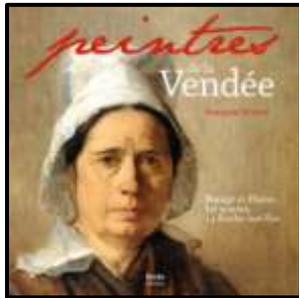
Billet d'humeur

Attention, ils sont de retour !

La honte nous guette-t-elle désormais à chaque feu rouge, dans chaque rame de métro, à l'écart des grandes artères commerçantes ? Tous ces pauvres gens qui errent dans notre espace quotidien la portent sur leur visage, la honte. Main tendue, yeux baissés, parfois roublards et un peu comédiens, ils sont revenus. On les croyait très loin, dans les pays du tiers monde ou dans les romans de Charles Dickens et d'Eugène Sue. Mendians et vagabonds, clochards et sans-abri de tous les sexes et de tous les âges, ils sont de nouveau parmi nous. Plusieurs municipalités, de gauche comme de droite, ont pris des arrêtés pour mettre en garde les passants contre l'aumône, qui « risque de favoriser l'ivresse et l'agressivité sur la voie publique »... Hélas ! nos cités sont plus accueillantes aux capitaux qu'aux indigents. La semaine dernière, à Nîmes, à la sortie d'un hypermarché assiégé par les soldes, un unijambiste en équilibre sur sa prothèse brandissait une pancarte avec un argument terrifiant : « *J'ai honte de vous solliciter mais j'ai faim* ». Comment rester insensible à un tel appel ? Au-delà de l'humiliation et du déshonneur, le quémandeur réveille en nous ce sentiment si complexe, la honte, qui présente le fâcheux inconvénient d'être contagieux.

Lecture critique

La Vendée des peintres méconnus



Dans sa deuxième activité, l'histoire de l'art - qui manifeste, à n'en pas douter l'exercice d'une passion boulimique -, l'avocat saintais François Wiehn (Saintes, Charente-Maritime, 1941) répare les injustices de la postérité. Ses ouvrages gomment l'acception péjorative qui caractérise trop souvent encore les « peintres régionaux ». Ainsi, dans « *Peintres de la Vendée* », il recense les dessinateurs, graveurs et peintres nés dans les 31 cantons du département de la région Pays-de-Loire. Le didactisme et la simplicité orientent l'argumentaire de l'historien qui ordonne les artistes selon quatre chapitres, *le bocage et la plaine, les marais, les villes et les monuments, Visages et silhouettes*. Dictionnaire analytique, il est également un livre d'histoires, lesquelles réservent des découvertes inattendues croisant parfois les annales officielles du genre. Pensionnaire de la Villa Abd-el-Tif en 1920, Jean Launois (1898-1942) était un proche de l'écrivain et poète Francis Carco et du peintre bordelais Albert Marquet ; il a illustré des ouvrages du journaliste et écrivain Roland Dorgelès. Deux autres peintres *vendéens* ont séjourné dans la Villa Médicis d'Alger, René Levrel (en 1928) et Paul-Émile Clairin (1929). Professeur de dessin, Guy Brianceau (1923-2001) a brossé le tableau (*Les Marais de Brière*) offert par la ville de Saint-Nazaire à Madame Yvonne de Gaulle en sa qualité de marraine du paquebot France en 1960. Trois prêtres ont pratiqué avec brio la peinture de paysage, Gabriel Guery (1917-1998), Maximilien Gateau (1915-1979) et Georges Remaud (1907-1984). Surnommé « le bécaut des Lucs » en raison de la rougeur de son visage (un bécaut est une crevette grise qui rougit en cuisant), l'abbé Remaud n'a signé aucune de ses œuvres, par humilité ! Florimond Métereau (1888-1978) est présent en Amérique du Nord avec cinq dioramas qu'il a réalisés sur commande des autorités canadiennes et qui relatent les faits d'armes de Louis-Joseph de Montcalm et de François Gaston de Lévis. Réputé portraitiste, Paul Baudry (1828-1886) a obtenu le Grand Prix de Rome en 1850 en même temps que William Bouguereau. Le musée d'art naïf du Vieux Château à Laval a consacré une rétrospective à l'œuvre d'Eva Lallement (1916-1991) en 1976 ; cette ancienne aubergiste en forêt d'Olonne fréquenta l'atelier du peintre et graveur René Mendes-France, fondateur du salon des Surindépendants (1888-1985). Le Salon d'automne à Paris a fréquemment reçu un de ses brillants sociétaires, Henry Simon (1910-1987), l'imagier de la Vendée pittoresque. Cette région a aussi compté trois peintres officiels de la Marine, Pierre Bertrand (1936), Fernand Herbo (1944) et Jean Rigaud (1956). La vie quotidienne des camps de concentration nazis a été restituée avec beaucoup de réalisme par

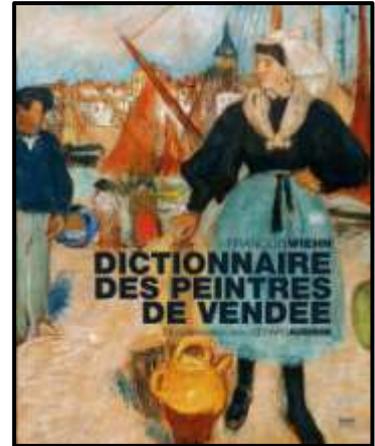
Maurice de La Pintièrre (1920-2007), interné à Buchenwald puis à Dora avant d'être libéré par les troupes britanniques.

Bref, un excellent livre d'histoire qui se double d'un bel ouvrage d'art dont il est certain qu'il ne restera pas, esseulé et poussiéreux, sur les tables basses des intérieurs bourgeois.

- *Peintres de la Vendée*, par François Wiehn, Geste éditions, 216 pages, 2012

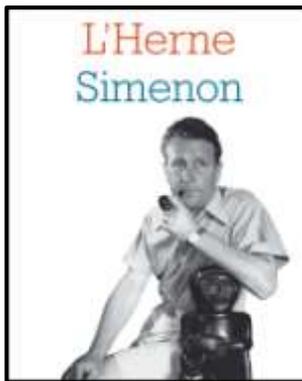
À lire en complément :

- *Dictionnaire des Peintres de Vendée*, par François Wiehn, avec le concours de Gérard Aubisse, Geste éditions, 438 pages, 2010.



Portrait

L'œuvre déconcertante de Georges Simenon



Si l'on excepte des poésies éparses écrites à 13 ans et un premier roman, *Au pont des Arches*, édité par souscription en 1921 sous le pseudonyme de Georges Sim, ce sont assurément l'activité de reporter et les chroniques journalistiques qui l'ont déterminé ou conforté à devenir romancier. Entré à 16 ans à *La Gazette de Liège* (un journal conservateur cabotant sur les franges de l'extrême droite), il écrit avec aisance sur les faits divers, l'actualité judiciaire, le théâtre, la politique et les courses cyclistes. S'il reste influencé par le *Rouletabille*

de Gaston Leroux, l'adolescent se passionne par les prosateurs russes, Dostoïevski, Gogol et Tchekhov ; il apprécie pareillement Maupassant, Romain Rolland, Conrad, Stevenson et Faulkner. Directeur de la *Gazette*, Joseph Demarteau l'encourage à écrire un billet (presque) quotidien sous la rubrique « *Hors du poulailler* » et, plus tard, sous celle de « *Causons...* ». Quand, en décembre 1922, il prend congé du journal liégeois pour se rendre à Paris, il vient de signer son 784^e billet d'humeur. Depuis 1923, l'auteur aux 700 millions d'exemplaires vendus à travers le monde a été traduit en 46 langues et publié dans 40 pays.

Né un vendredi 13...

Parce qu'il est né le vendredi 13 février 1903, au n° 24 de la rue Léopold, une rue commerçante et cossue du centre de Liège, sa mère, superstitieuse, déclare que sa naissance est intervenue la veille de ce jour funeste. Henriette et Désiré, ses parents, sont des petits bourgeois du quartier Outremeuse. Lui est wallon

francophone, elle est flamande néerlandophone. Employé d'assurances, son père n'a pas souhaité reprendre la chapellerie paternelle.

« *Ma mère aurait voulu que je devienne pâtissier*, confie l'écrivain à Robert Sacré et Maurice Piron (*Les Cahiers de l'Herne*). *J'ai été pendant huit ou dix jours commis-pâtissier dans une pâtisserie au bout de la rue Jean d'Outremeuse, une pâtisserie assez connue. Mais cela ne m'a pas du tout convenu.* » Dans le cercle de famille, Henriette née Brüll lui préfère son frère Christian, né en 1906 et mort en Indochine en 1947.

Tous ses romans épousent d'une manière plus ou moins détournée la topographie de la *Cité ardente* : le bistrot, l'église, la mairie. Ils présentent la principale caractéristique de montrer les malaises de l'homme du XX^e siècle. Quoi qu'ils fassent, ses personnages subissent l'écrasement de la vie sociale et le poids du destin dans la géo-sociologie si particulière du plat pays, avec ses pavés, ses maisons à pignon dentelé, ses mariniers et la pluie qui inonde toutes les intrigues. Près de l'hôtel de ville a été apposée une plaque à la mémoire des policiers liégeois morts pour faits de résistance pendant la seconde guerre mondiale : un Arnold Maigret né en 1894 y figure qui aurait donné son identité au fameux commissaire de la brigade spéciale du Quai des Orfèvres.

Un Maigret tous les deux mois !

Son « Jules-Amédée-François Maigret », il l'a inventé en 1929 alors qu'il faisait escale à Delfzijl, petit port hollandais à la frontière de l'Allemagne, à la barre de l'*Ostrogoth*, un cotre de 10 mètres sur 4,20 tonneaux qu'il a fait baptiser par le curé de Notre-Dame de Paris avant de rallier le cap Nord, en Norvège. Il attribue à son personnage une enfance dans le Bourbonnais comme fils du régisseur du domaine de Saint-Fiacre. La publication des *Maigret* commence en 1931 au rythme d'un volume tous les deux mois. Elle s'interrompt en 1934 et reprend de 1942 à 1972, à la cadence moyenne de deux à trois volumes annuels. Paru en 1930, un roman populaire signé Christian Brulls, « *Train de nuit* », met en page pour la première fois le policier français. Les parutions suivantes, il lui attribue une pipe, un pardessus, un chapeau melon, des attitudes plus liées à la France populaire et provinciale qu'à la belgitude ainsi que les interrogations inlassables sur la justice, la responsabilité des juges, la fragilité des témoins, la peine de mort, l'ambiguïté des procès, l'intériorité de l'assassin. En fait, il s'intéresse moins au crime qu'au criminel, enquête plus volontiers sur la raison du geste que sur sa méthode, confond et arrête l'assassin en soupirant : « *J'espère qu'il sera acquitté* ».

Un roman en huit ou dix jours

L'après-midi, il écrit au crayon et le lendemain matin il retranscrit à la machine tout ce qu'il a crayonné la veille. Chaque matin, il tape un chapitre de vingt

pages : « *il frappe les touches si furieusement que le papier parfois ressemble à un texte braille* », relève Michel Carly, un de ses biographes (*Les Cahiers de l'Herne*). Un roman est écrit en moyenne en huit ou dix jours. Romancier frénétique, il cultive une précision malade qui lui fait tenir, avant chaque rédaction, une énorme documentation compilée sur des enveloppes jaunes de format A4 avec noms de personnes, prénoms, âges et caractères, détails vestimentaires, lieux, chronologie, horaires de chemins de fer, topographie d'un quartier, etc. Il trouve les patronymes de ses personnages en compulsant les annuaires téléphoniques de différents pays ; il lui arrive même d'user de noms communs tels *Rouet, Bureau, Labbé, Lecoin, Cageot* ou *Pardon*.

En 1930, le premier *Maigret*, « **Pietr le Letton** », paraît sous son nom véritable. Jusqu'alors, le journaliste et romancier écrit sous une vingtaine de pseudonymes dont *Plick et Plock, Maurice Pertuis, Aramis, Gaston Violis, Jacques Darsonne, Max-André Dazergues, Luc Dorsan, Georges d'Isly, Jean Dorsage, Monsieur Le Coq, Georges-Martin Georges, Jean du Perry, Gemis, Gom Gut, Sandor, Germain d'Antibes, Georges Sim* et *Christian Brulls*. La saga du commissaire à la pipe concerne 75 histoires qui suscitent en France et à l'étranger 160 adaptations pour le cinéma et la télévision à propos desquelles il émet souvent des critiques défavorables. Il est également l'auteur de 200 romans populaires (contes drolatiques, érotiques et policiers) et de 12 recueils de nouvelles. Les éditeurs - Presses de la Cité, Fayard, Ferenczi, Prima, Rencontre, Tallandier et Gallimard - ont été comblés par sa puissance de travail. Lui aussi en a bien profité. Adulé des femmes, épouses (Régine Renchon et Denyse Ouimet) et maîtresses mêlées (dont Joséphine Baker), il vécut en France, aux États-Unis et en Suisse une existence de châtelain fortuné jusqu'à sa mort à Lausanne, le lundi 4 septembre 1989, à l'âge de 86 ans.

Il y a un style Simenon, comme il y a un style Empire

« *L'œuvre de Simenon apparaît bien, dans le domaine de la langue française, observe le linguiste Jacques Cellard, comme la plus déconcertante du XX^e siècle. Par son immensité d'abord. Au nombre de pages, elle laisse loin derrière elle celles de Balzac, de Zola ou de Céline ; et assez loin celle de Hugo. Seules sans doute pourraient être comparées à ce Niagara d'écriture les productions de quelques grands industriels de littérature du siècle passé : Eugène Sue, Ponson du Terrail, Jules Verne.* »

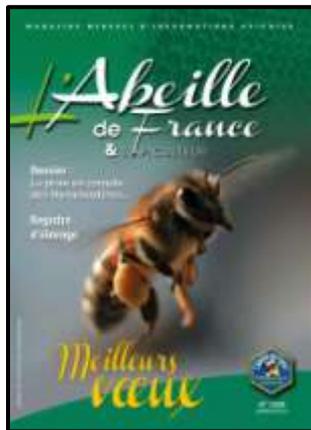
Si Jean Paulhan méprise son œuvre et porte peu d'estime à l'homme, Colette, André Gide, Henry Miller, Carl Gustav Jung, André Thérive, François Truffaut, Federico Fellini et Pierre Lazareff comptent parmi ses meilleurs propagandistes. Max Jacob loue « *cette manière unique de voir l'homme dans la fourmilière humaine* ». Pierre Mac Orlan s'exclame : « *C'est ça la poésie !* ». John Cowper Powys salue « *le grand, l'humain, le sage, le noble, le balzacien, dostoïevskien, dickensien, rabelaisien et gorkien créateur du Sherlock Holmes français,*

l'inspecteur Maigret ». Paul Morand admire la manière Simenon : « *Il y a un style Simenon, assure-t-il, comme il y a un style Empire. Il existe aussi un empire Simenon beaucoup plus vaste que l'empire de Napoléon* ».

Bibliographie

- **Georges Simenon**, cahier n° 102 dirigé par Laurent Demoulin, éditions de l'Herne, 288 pages, 2013
- **Georges Simenon, entretien avec Roger Stéphane**, Portrait souvenir édité par la RTF (Radiodiffusion-télévision française) et la librairie Jules Tallandier, 190 pages, 1963.

Varia : le romarin officinal et la reine Élisabeth de Hongrie



« Herbe à la couronne, herbe des troubadours, encensier... le romarin officinal (*Rosmarinus officinalis*) de la famille des lamiacées est un arbuste méridional d'environ un à deux mètres aux feuilles persistantes et très aromatiques (odeur de vieille sacristie) ce qui justifie son nom vernaculaire d'encensier. (...)

« L'origine du nom générique est discutée. Certains prétendent qu'il vient du latin *ros marinus* qui signifie "rosée de mer". En effet, cette plante qui pousse spontanément dans les garrigues sèches le long du littoral méditerranéen, se contenterait de la rosée d'origine marine pour subvenir à ses besoins hydriques. D'autres pensent qu'il vient du grec *rhops myrinos* qui veut dire "buisson aromatique" ce qui résume assez bien la description du romarin. Le nom spécifique fait évidemment référence aux nombreuses propriétés médicinales et thérapeutiques reconnues de cette plante très utilisée aussi en cuisine. (...)

« Le miel de romarin est récolté en avril-mai et parfois en automne. C'est un miel rare, très apprécié depuis l'antiquité. En France, il est essentiellement produit dans les départements du sud où on le trouve parfois sous l'appellation de "miel de Narbonne". (...)

« Les huiles essentielles de romarin entrent dans la composition de nombreux parfums. Le plus ancien est vraisemblablement "l'eau de Hongrie" élaborée pour la reine Élisabeth de Pologne, épouse du roi Charles de Hongrie. Enrichi d'autres essences comme la lavande, la bergamote, le jasmin... il fut le remède et le parfum préféré de madame de Sévigné. »

Extraits de « Le romarin officinal », une rubrique, La plante du mois, publiée dans le magazine mensuel d'informations apicoles « L'Abeille de France & l'Apiculteur », n° 1009, janvier 2014.

Carnet : humour noir à l'irlandaise

« *La vie ? Je préférerais m'en passer car elle n'est presque d'aucune utilité (...), c'est une roue de secours dans le noir si on la déshabille pour la fourrer au lit avec soi quand on tremble de passion après une nuit de bière brune* ». C'est ce que considère le narrateur du livre « *Le Troisième Policier* » de Flann O'Brien (1911-1966), cet auteur que les historiens des lettres rangent dans la trinité des grands écrivains irlandais avec Joyce et Beckett.

Dimanche 16 février 2014

Vieux, mais pas morts !

Une mine ce Francis Hallé (Seine-Port, 1938) qui, dans l'excellente revue *Canopée de Nature & Découvertes* (n° 10 de l'année 2012), nous apprend que le plus vieil arbre du monde est un arbuste de Tasmanie, *Lomatia tasmania*, qui a été estimé à 43 000 ans ! C'est un clone, un arbre qui se multiplie végétativement, par stolons, nous dit le botaniste, mais il a tout de même germé il y a 43 000 ans ! En Europe, le record serait un épicéa de Suède de 9 500 ans, en France, une aubépine qui aurait 1700 ans.

Lundi 17 février 2014

Billet d'humour

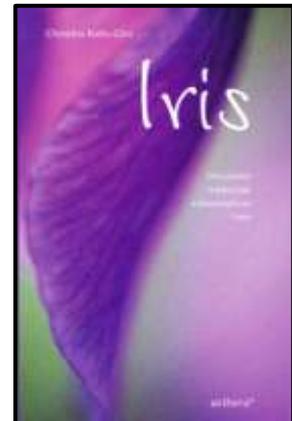
Le métier des écrivains

Antoine de Saint-Exupéry était aviateur, Louis-Ferdinand Céline médecin, Franz Kafka inspecteur d'assurances, Stendhal et Romain Gary diplomates, José Saramago serrurier, Mary Higgins Clark hôtesse de l'air, Jules Verne agent de change, Alphonse de Lamartine garde du corps de Louis XVIII, Jorge Luis Borges bibliothécaire, Isaac Asimov professeur de biochimie, Louis Braquier agent des Messageries maritimes, Boris Vian ingénieur et musicien, Jean Bruller-Vercors dessinateur humoriste, Georges Perec documentaliste, Pierre Choderlos de Laclos général d'artillerie. Inventeur du jeu des Petits Chevaux, Tristan Bernard dirigeait un vélodrome à Neuilly-sur-Seine, Montesquieu s'occupait de ses vignes, Herman Melville chassait la baleine avant d'entrer dans les douanes, Jack London cumula les métiers de marin, d'ouvrier et de chercheur d'or, Guillaume Apollinaire s'ennuyait à compter dans une banque, Charles Bukowski quitta l'emploi de facteur pour le vagabondage, Guy de Maupassant et Paul Valéry s'ennuyaient dans les ministères, Umberto Saba vendit les livres des autres dans sa librairie de Trieste et dès qu'elle cessa l'activité de danseuse de music-hall, Colette ouvrit un institut de beauté rue de Miromesnil à Paris (8^e). Un jour, peut-être, il conviendra d'établir le classement des meilleures professions pour la littérature, en fait celles qui l'inspirent et la nourrissent sans lui voler trop de temps.

Lecture critique

L'iris, emblème royal, sous la loupe

Emblème des rois de France, la fleur de lys est le plus commun des iris poussant les pieds dans l'eau des marécages du nord de l'Europe, une plante qui dresse ses longues feuilles effilées comme la lame d'une épée de mousquetaire ainsi que ses grands épis de fleurs jaunes. L'iris des marais (*Iris pseudoacorus*) ou iris faux-acore fait partie de la grande famille des iridacées dont on recense environ trois cents espèces et sous-espèces à l'état sauvage dans tout l'hémisphère Nord, variétés qui se sont croisées entre elles au cours de millions d'années (l'origine de l'iris remonterait à la période terrestre du tertiaire, il y a 35 à 37 millions d'années). En revanche, aucune plante de ce type ne croît spontanément dans l'hémisphère austral. Les plus rustiques d'entre elles s'aventurent au cercle arctique tandis que d'autres réchauffent leur fragilité le long du tropique du Cancer.



Critique de plantes, comme d'autres sont critiques d'art, Christina Kiehs-Glos (née en Allemagne en 1940) prétend qu'« *il n'existe pas de recensement définitif des Iris, car il s'en crée de nouvelles variétés presque chaque jour, chez les horticulteurs comme chez les amateurs* ». « *Seules les Orchidées et les Roses atteignent une telle richesse de variétés* », complète-t-elle dans sa belle monographie, ***Iris, une plante médicinale métamorphose l'eau***, publiée aux éditions Aethera.

L'*Iris florentina*, aux fleurs blanches très légères, est sans doute l'un des préférés de l'auteure qui a multiplié ses études de terrain dans la péninsule italienne et plus spécialement à Florence qui fut pendant des siècles en Europe le cœur de l'industrie de l'iris dont la fleur est intégrée au blason de la cité. Le rhizome de l'iris de Florence est délicatement parfumé. Réduit en poudre, il servait à parfumer onguents et talc. Les apothicaires l'employaient comme un des remèdes les plus actifs contre la migraine. Dans les Apennins, on continue aujourd'hui de cultiver les racines de l'iris au goût de violette, car l'usage de donner un morceau de rhizome à mâchouiller aux enfants qui percent leurs dents s'est maintenu : les Italiens nomment *donticelli* les « racines à mordre » et les exportent dans de nombreux pays. Par ailleurs, à l'exemple de la menthe d'eau et du roseau commun, l'iris des jardins (*Iris germanica*) possède la capacité singulière de filtrer et de recycler l'eau polluée. Originaire du sud de l'Europe, cet iris procède du type *Pogornis*, donc barbu.

Camaïeux de marrons, de jaunes, de beiges, de bleus, ses fleurs sont aussi belles que les orchidées et comme il est aisé de croiser certaines espèces, celles-ci donnent alors naissance à des hybrides encore plus beaux que leurs parents.

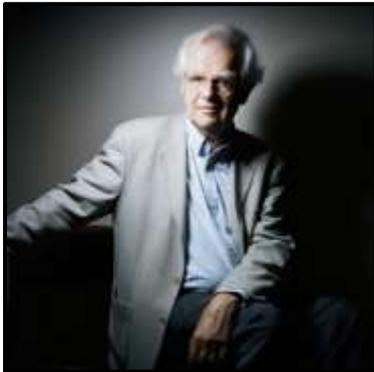
Cette fleur est vénérée depuis l'Antiquité et les grands peintres européens dont Vincent van Gogh l'ont souvent prise pour modèle. Ainsi les artistes hollandais ont parfois représenté plusieurs variétés sur le même tableau sans tenir compte de leur période de floraison...

- *Iris, une plante médicinale métamorphose l'eau*, par Christina Kiehs-Glos, traduit de l'allemand par Cornélia Bender, éditions Aethera, 96 pages, 2005

Portrait

[France-Chine 2014](#)

La Chine selon Jean-François Billeter

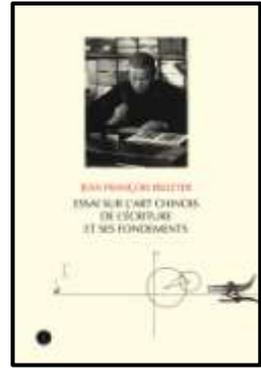


La lecture des écrits de Jean-François Billeter (né à Bâle en 1939) est surtout stimulante dans la critique, partielle, constructive, passionnée et politique, des ouvrages de ses confrères sinologues qui livrent, trop complaisamment selon lui, une vision déformée de la Chine et de son histoire. Fondateur de la chaire de chinois à l'université de Genève, ce philosophe de formation a consacré cinquante ans de sa vie à l'étude de la pensée et des pratiques chinoises. Dans chacun

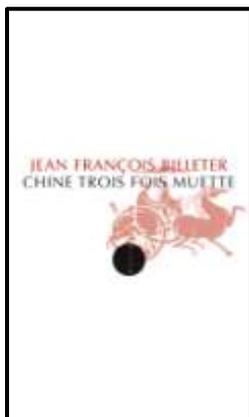
de ses livres, le lecteur est étourdi par la culture encyclopédique, la préoccupation de l'humain et la limpidité d'écriture du chercheur. La générosité de l'humaniste n'est même pas feinte lorsqu'il juge néfaste l'influence du sinologue et philosophe François Jullien (Embrun, 1951) au gré d'un réquisitoire, solidement argumenté, à charge et à décharge.

Dans « *Chine trois fois muette* », il impute une grande part des maux de notre temps à la *raison économique* dont il date les prémices à la Renaissance, en Italie, lorsque les marchands s'enrichissent avec le développement du commerce et la généralisation de la monnaie. Il pointe un deuxième moment clef entre le XVI^e et le XVIII^e siècles quand ces mêmes marchands européens ne se contentent plus d'acheter et de vendre des produits et qu'ils se mettent à organiser le travail des autres. Le troisième acte intervient au début du XIX^e siècle dès que la raison marchande décide de considérer le travail lui-même comme une marchandise qui sera achetée et vendue. Ainsi l'économie a réduit le social, prétend-il, et il lui dicte sa loi. « *Tel est le principe du bouleversement qui s'est emparé du monde depuis lors et qui continue de déployer ses effets aujourd'hui* », conclut l'auteur avant de préciser que la société chinoise est désormais soumise à la même logique économique. Dans un « *Essai sur l'histoire chinoise, d'après Spinoza* », additif au titre précédent, il esquisse une interprétation de l'histoire chinoise comparable à celle que le philosophe

hollandais a donné de l'histoire des Hébreux. Il prend soin de souligner la particularité chinoise, fondamentale, dans son organisation politique et sociale : « *Nous pouvons distinguer deux moments cruciaux dans ce développement plurimillénaire. Ce sont la création de la royauté des Zhou, quelques décennies avant l'an mille (avant notre ère), et, environ huit cents ans plus tard, la création de l'empire par Qin Shihuang en 221 avant J.-C. La royauté des Zhou est un régime rappelant la féodalité de notre Moyen Âge, mais formé par le haut, d'un coup ou en peu de temps, et doté dès l'origine d'une organisation remarquable qui a imprimé sa marque au monde chinois* ». « *Le régime actuel repose sur les mêmes bases, écrit-il plus loin. Le Parti communiste chinois a rétabli, une fois de plus, la division traditionnelle de la société en deux sphères mais, cette fois-ci, le croisement de la tradition chinoise avec la tradition bolchévique et d'autres éléments de provenance occidentale a produit un mélange instable, dont l'avenir est incertain.* »



Dans « **Contre François Jullien** », il pourfend avec maestria mythes et clichés colportés auprès du public parmi lesquels le peu de crédibilité de la vision de l'empire chinois interprétée par les pères jésuites au XVIII^e siècle, une perspective qui s'inspirait des mandarins et autres grands commis de l'État. Il incite les historiens à s'en remettre à des sources plus authentiques et à modérer notamment les parallèles excessifs entre pensée occidentale et pensée chinoise sur l'unique héritage philosophique grec. En outre, il n'hésite pas à fustiger les éditeurs de la Bibliothèque de la Pléiade d'avoir publié une traduction du *Houai-nan-tseu*, de Lieou An (179-122 av. J.-C.), prince de Houai-nan, « *un ouvrage taoïste qui procède de l'art de cour et dont la prose tourne souvent à vide* ». Il exhause en revanche la pensée du philosophe confucéen Tchouang-tseu (IV^e s. av. J.-C.) dont il dit relire fréquemment l'ouvrage magistral et polyphonique qui porte son nom en y associant le compositeur... Jean-Sébastien Bach ! « *Dans une suite ou une toccata, observe-t-il, quand un morceau est achevé, il passe au suivant qui ne lui ressemble pas. Je trouve les mêmes qualités dans le "Tchouang-tseu". Chez Bach comme chez Tchouang-tseu, cette forme finie et polyphonique est l'expression d'une pensée* ».



À propos de musique, le lecteur relève dans le remarquable « **Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements** », l'assertion selon laquelle « *l'art de l'écriture a sur la musique cette supériorité que les interprétations anciennes en sont conservées. Nous ne savons plus comment jouaient Rameau, Mozart, Chopin ou les grands interprètes de leur temps, mais nous voyons aujourd'hui encore, dans toutes leurs nuances, les interprétations des grands calligraphes des Ming, des Yuan, des Song et des Tang, voire de calligraphes plus anciens. Nous avons des milliers d'œuvres, des centaines de*

chefs-d'œuvre témoignant de deux millénaires d'histoire : autant d'enregistrements fidèles qui manquent aux mélomanes et aux musicologues pour toute la période antérieure aux enregistrements d'aujourd'hui ».

Érudite encyclopédiste, profondément humain et sémillant styliste, vous disais-je, ce Jean-François Billeter écrit des livres providentiels qui donnent à notre plaisir de lecture un peu plus de subtilité et à nos sens un peu plus d'acuité.

Jean-François Billeter © Photo X droits réservés

Bibliographie

De Jean-François Billeter, aux éditions Allia, je recommande les livres suivants :

- *Chine trois fois muette : essai sur l'histoire contemporaine et la Chine*, suivi de *Essai sur l'histoire chinoise, d'après Spinoza*, 160 pages, 2010
- *Contre François Jullien*, 128 pages, 2006
- *Leçons sur Tchouang-tseu*, 160 pages, 2011
- *Essai sur l'art chinois de l'écriture et ses fondements*, 416 pages, 2010
- *Études sur Tchouang-tseu*, 295 pages, 2008
- *Un paradigme*, 128 pages, 2012.

Varia : le coquillage cauri, monnaie d'échange de la traite négrière



« Dans l'art de convertir un coquillage en monnaie, un exemple célèbre et particulièrement éloquent à ce titre est celui des cauris. L'histoire de ces petits coquillages, qui n'ont l'air de rien mais qui eurent un destin étonnant, est bien connue grâce notamment aux travaux de Jan Hogendorn et Marion Johnson (1986). Ces cauris ont été la principale monnaie de la traite des esclaves : c'est là leur premier et triste titre de gloire, et la clef de leur redoutable succès. Des centaines de millions de petits coquillages, pêchés dans la mer des Maldives (océan

Indien) et parvenus sur les côtes d'Afrique après un voyage qui durait une année ou plus, ont fourni une monnaie d'échange quasi inépuisable au trafic négrier. Ils furent d'abord introduits en Afrique noire, réservoir de la main-d'œuvre servile, par les marchands arabes, pionniers dans ce genre de commerce, à partir de l'Afrique du Nord et à travers le Sahara. Plus tard, ils furent embarqués par les compagnies européennes de commerce maritime, qui s'en servaient en tout premier lieu pour lester les cales des navires, jusqu'à Lisbonne, Amsterdam ou Londres. Dans ces métropoles européennes, grands ports d'armement des navires négriers, ils étaient mis en tonneaux et reprenaient la mer dans les soutes des bateaux en direction de l'Afrique de l'Ouest. C'est sur les côtes africaines, et

là seulement, qu'ils devenaient *monnaie*. Ils furent utilisés de la sorte avant, pendant et après la traite négrière transatlantique. C'est bien parce qu'ils avaient *déjà* une valeur reconnue qu'ils ont pu, à partir du XVI^e siècle, lorsque la traite vers l'Amérique a commencé, tenir lieu d'équivalent d'échange fiable et donc fort prisé des trafiquants de toute espèce. Leur existence et leur usage sont attestés pour la première fois par le voyageur-géographe arabe Al-Bakri, à propos de Gao (empire Songhay) en 1067 ; et ils semblent avoir été la monnaie usuelle dans la vaste région du Niger, haut lieu de la ponction des captifs convertis en esclaves, dès le XI^e siècle. Le commerce par les Européens viendra plus tard, dès le tout début du XVI^e siècle avec les Portugais, premiers engagés dans la traite négrière occidentale, d'abord en direction du Portugal puis en direction des Amériques ; il se poursuivra au XVII^e siècle avec les Hollandais, les leaders à cette période en matière de commerce maritime, au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle avec les Anglais, puissance commerciale devenue hégémonique. Le XVIII^e siècle, période d'apogée du trafic des esclaves, suscita une véritable inflation dans l'afflux des cauris (cinquante tonnes par an en moyenne. (...) La traite européenne provoqua une importante inflation : le prix moyen d'un esclave était de 40 000 cauris au milieu du XVII^e siècle, et du triple un siècle plus tard. » *Extrait du texte « Des coquillages de valeur », de Francis Dupuy (Université de Poitiers), dans la revue Techniques & Culture, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 366 pages, n° 59, 2nd semestre 2012, numéro intitulé « Itinéraires de coquillages » et dirigé par Elsa Faugère et Ingrid Sénépart.*

Carnet : justice, vous avez dit justice ?

Au même titre que l'Éducation nationale, la Taxe à la valeur ajoutée ou la Sécurité sociale, l'institution judiciaire subit les pires récriminations à chaque nouveau régime gouvernemental. Qu'est-ce, d'ailleurs, que la justice ? Une vertu devenue un ministère. Voilà qui donne à méditer.

On fait cours sur ce qu'on cherche et pas sur ce qu'on sait

« *Les cours ont été toute une partie de ma vie*, explique le philosophe Gilles Deleuze (Paris, 1925-1995) à Raymond Bellour et François Ewald, *je les ai faits avec passion. Ce n'est pas du tout comme des conférences, parce qu'ils impliquent une longue durée, et un public relativement constant, voire sur plusieurs années. C'est comme un laboratoire de recherches : on fait cours sur ce qu'on cherche et pas sur ce qu'on sait. Il faut préparer longtemps pour avoir quelques minutes d'inspiration.* » (Magazine littéraire, n° 257, septembre 1988)

Les plaisirs de la lecture

Je dois tout ou presque à la lecture, aux curiosités et aux enthousiasmes qu'elle éveille, puis au retrait et à l'ordre qu'elle impose en nous.

Dimanche 16 mars 2014